

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an : 80 fr.	Trois mois : 28 fr.
Six mois : 40 fr.	Six mois : 56 fr.
Trois mois : 20 fr.	Un an : 112 fr.
Chèque postal Lente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Allons-nous vers le coup d'Etat ?

Millerand résiste. La place est bonne, et il veut la garder. Il a, d'ailleurs, parfaitement raison : car, enfin, est-ce parce que quelques milliers de bons bougres ont déplacé leurs votes le 11 mai et fait sensiblement pencher la balance à gauche, que l'homme des congrégations doit se résigner à abandonner une carrière si brillante et encore riche de promesses ? Allons donc ! Foin de ces mécréants d'électeurs qui changent de programmes et de pantins tous les quatre ans ! Savent-ils ce qu'ils veulent ? Du tout. Alors, au diable ces malotrus qui sont incapables d'apprécier le bonheur de posséder un président à poigne, un chef d'Etat, qui saura faire respecter la Constitution républicaine et préserver les libres citoyens de la démocratie des dangers et des désastres où leurs errements en matière politique pourraient les conduire ! Telle est, en effet, la générale et noble idée qui guide notre Alexandre national, dont l'esprit est hanté par les souvenirs glorieux de l'antique épopée macédonienne. Voulant la France grande et libre, il est tout naturel que pour augmenter son prestige aux yeux du monde, on soit contraint parfois de dresser sa propre volonté contre la volonté de tous. Puisse donc le renégat de la sociale se souvenir que la fortune appartient aux audacieux, et que la barque de l'Etat capitaliste, pour résister à la tempête et à la houle des passions politiques, doit être conduite par de hardis capitaines qui savent, sans pâlir, faire face aux flots déchaînés !

Millerand est dans son rôle lorsqu'il résiste à cette prétendue volonté nationale qui ne sait encore s'exprimer que par des chiffres de papier. Représentant et digne exécutif des ordres du haut capitalisme qui, demain, balayera les derniers vestiges de la démocratie, il est l'homme d'une époque de fer, d'une ère violente et redoutable, où le principe naturel de la bataille pour la vie sera au premier plan. C'est pourquoi il se moque des lamentables cohortes démocratiques qui n'ont pas encore compris le sens tragique et brutal des jours que nous allons vivre. Qu'il continue donc à les balancer, qu'il continue à accabler de son mépris hautain ce pauvre suffrage universel qui, depuis longtemps, a fait faillite, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a jamais servi qu'à endormir les énergies populaires !

La lutte qui est engagée entre la majorité du Parlement et l'Elysée n'est qu'un acte politique qui ne réclame tout au plus qu'une minime attention de notre part. C'est le heurt de deux capitalismes, ou, si l'on veut, de deux bourgeoisies : la première, celle de la petite et de la moyenne industrie ; l'autre, celle de l'industrie lourde, des consortiums et des trusts. Voilà ce qu'il nous faut bien comprendre. Par conséquent, nous n'avons pas du tout lieu d'être surpris de ce conflit. Tout cela est normal, logique même, puisque par le simple jeu des antagonismes économiques, les deux bourgeoisies ont tout intérêt à prendre le pouvoir pour la défense de leurs privilèges respectifs. Mais ce qui semble moins normal et surtout plus surprenant, c'est de voir de bons camarades qui, croyant déjà le grand jour venu, pensant peut-être qu'une révolution pourrait surgir de cette crise, ne parlent rien moins que de descendre dans la rue. Pourquoi faire, grands dieux ! Serait-ce pour faire respecter la Constitution et le bout de papier des poires électorales, ou bien pour mourir au nom des vertus et des principes démocratiques ? J'avoue humblement que je n'y comprends plus rien du tout. Comment ! il y a un bourgeois qui ne veut pas céder sa place à un autre, il y a une moitié de la bourgeoisie qui veut gouverner de façon différente de l'autre moitié ; et pour de semblables futilités, le bon prolo, chair et sang de toutes les transformations politiques, de tous les changements de régime, aurait la naïveté d'aller se faire mitrailler ? Non ! vraiment, cela dépasse mon entendement !

On objectera sans doute que de cette crise politique, de ce conflit entre deux bourgeoisies, pourront surgir des événements, un ensemble de circonstances qui favoriseront la révolution économique des travailleurs. Cela est fort possible ; mais, c'est justement une raison de plus pour conserver notre sang-froid, pour demeurer les maîtres de

notre propre action à l'heure que nous jugerons propice, maîtrise que nous n'aurions plus si nous commettions la faute de jeter, dès le premier jour, nos forces dans une bataille bourgeoise-politique.

On objectera encore qu'entre deux maux il faut savoir choisir le moindre, et que la démocratie est tout de même préférable à la dictature économique-politique que veut instituer le grand capitalisme. Tout cela n'est qu'une question d'appréciation, et donner le choix entre la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie absolutiste et conquérante équivaut à peu près à demander à un lièvre s'il préfère être dévoré par le chasseur ou par le chien. Dans les deux cas, comme il doit être mangé en fin de compte, il n'y a pas beaucoup lieu de choisir. Qu'on ne voie pas là une cruelle raillerie ! Car c'est bien ainsi que se pose la question pour le prolétariat ; et qu'il soit pressuré et volé par le grand ou moyen capitalisme, il n'a guère lieu de formuler son avis et de se déranter pour un résultat qui sera le même, à moins qu'il ne possède assez de force et de capacité pour se débarrasser des deux à la fois et conduire lui-même ses propres affaires de classe.

Nous n'avons, d'ailleurs, pas du tout à fixer notre choix entre les démocraties d'Occident et les absolutismes de l'Europe orientale et méridionale, parce que nous ne pouvons absolument rien contre le grand courant historique qui ébranle de toutes parts l'armature politique et économique du vieux monde. Une redoutable réalité est là aujourd'hui : c'est que la faillite de la démocratie se prononce de plus en plus chaque jour, et que l'avenir est maintenant à un capitalisme despotique et brutal, ou bien à un prolétariat révolutionnaire qui saura se pénétrer de la grandeur de l'œuvre qu'il se doit d'accomplir, sous peine de déchéance et de mort.

Dans ce vaste déséquilibre des forces et des valeurs humaines, les jours présents orientent violemment vers la grande lutte naturelle pour la vie, vers la guerre acharnée et sans merci des classes. C'est pour cela que la bourgeoisie conquérante, telle que nous l'a fait entrevoir Sorel, prend partout l'offensive pour instituer sur les démocraties croulantes son hégémonie de classe. C'est pour cela qu'elle tente d'installer ses hommes, son « dictateur » au pouvoir. Le prolétariat n'a donc pas à s'intéresser au sort qui attend la moyenne bourgeoisie ; il n'a qu'à laisser écraser la démocratie qui n'est qu'un instrument de conciliation des classes et développer son action et sa volonté de classe parallèlement au capitalisme, c'est-à-dire en s'organisant solidement sur la base économique et mener la bataille force contre force. Tout l'avenir de la civilisation — et la philosophie sorrellienne insiste là-dessus — dépend de cette lutte titanessque entre deux classes également conquérantes et cherchant à se dominer, s'écraser l'une et l'autre.

Nous n'assisterons pas encore cette fois au coup d'Etat qui remettra la direction politique au grand capitalisme. L'heure n'a pas sonné ; les temps ne sont pas révolus. Mais l'heure sonnera bientôt ; elle sonnera après cette législature, après cette dernière expérience démocratique qui verra s'envoler toutes les illusions du passé. Alors, nous verrons venir les jours de dictature et de violence ; alors, nous entrerons dans cet âge de fer où les petites mascarades politiques qui intéressent encore les travailleurs auront disparu dans le noir tourbillon de la guerre économique et furieuse des classes, dans cet âge formidable qui verra la naissance d'une nouvelle civilisation, ou la descente sans fin dans la nuit de la barbarie.

En attendant cette période, le prolétariat n'a qu'à travailler au rassemblement de toutes ses forces, au lieu de prendre part aux querelles des loups et aux déchirements de la bourgeoisie.

BAILLOT.

Apportez la lune mensuelle

Aujourd'hui et demain nos bureaux, 9 rue Louis-Blanc, seront ouverts le matin jusqu'à midi afin de permettre aux camarades de la région parisienne d'apporter leur souscription à la seconde tranche des « cinq francs mensuels du LIBERTAIRE quotidien ».

Qu'on se le dise.

La démission du Cabinet japonais

Tokio, 7 juin. — Le cabinet Kiyoura a remis aujourd'hui sa démission au prince régent.

Le soin de former le prochain ministère sera probablement confié au vicomte Kato, chef de l'opposition.

LE FAIT DU JOUR

Comment nous descendrions dans la rue

Nous n'avons pas plus conscience en Herriot qu'en Millerand, ou qu'en Cachin. C'est bien entendu.

Et quand on nous parle des projets dictatoriaux de l'actuel président de la République, nous ne manquons pas de nous souvenir du fameux plan de coup d'Etat que M. Caillaux avait soigneusement caché dans un certain coffre-fort florentin pendant la guerre.

Entre les maux politiques, depuis trop longtemps le prolétariat choisit — en faisant, hélas, tous les frais du choix imposé. Tout ça est blanc bonnet, bonnet... rouge ! Et ce n'est pas le changement de couleur qui empêche ce bonnet d'être pour le producteur un vulgaire et infâme bonnet de jorjat.

Les anarchistes ne se battent pas pour les hommes en mal de pouvoir. Ils ne seront pas la chair à pronciamento de tel ou tel ambitieux de dictature. Car le fascisme en France peut se présenter sous bien des figures — et la gentille boubouche démocratique d'un Caillaux ne nous inspire pas plus confiance que le muflé d'un Millerand ou la gueule d'un Daudet.

Et cependant vous vous disiez disposés, hier, à descendre dans la rue, en cas d'alerte...

Assurément — et nous le répétons aujourd'hui. Mais il faut bien s'entendre et nous comprendre.

Les anarchistes révolutionnaires restent avec les travailleurs, prêts à profiter de tous les troubles sociaux qui font craquer la vieille machine autoritaire.

Que demain Millerand, poussé par Daudet et les généraux de réaction, tente un coup de force, et que, pour assurer son pouvoir, il veuille supprimer toute apparence de liberté d'opinion, qu'il prétende proclamer le pays en état de siège, les anarchistes sauront mener bataille d'apert contre le dictateur.

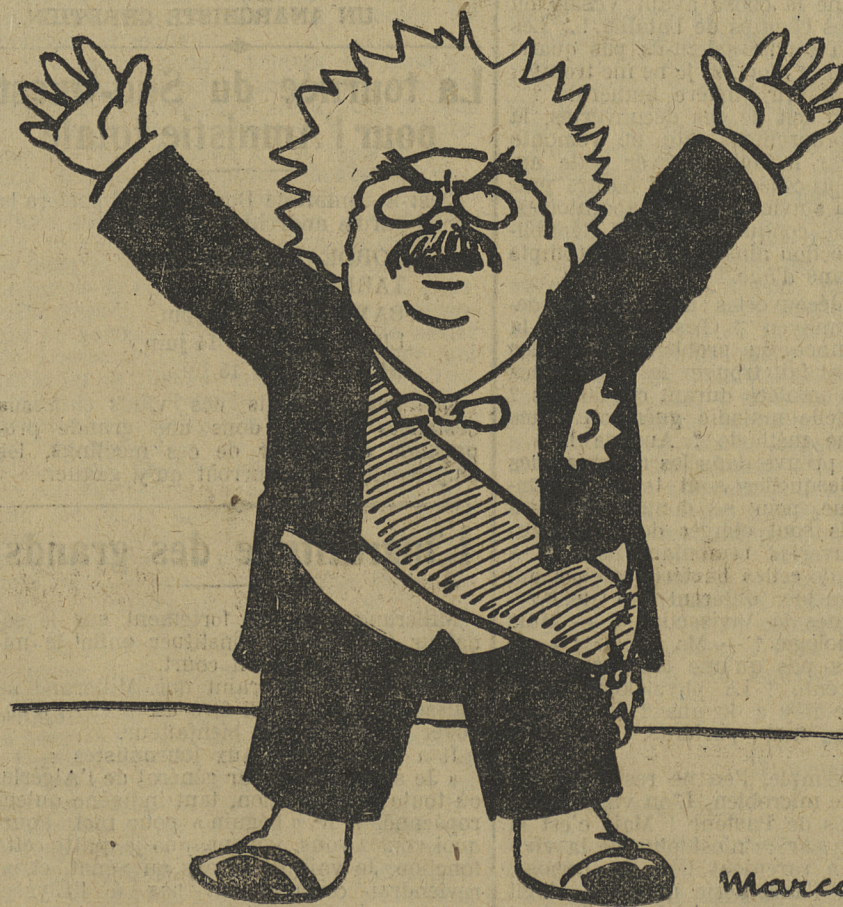
Mais ils diront aux prolétaires : « Méfiez-vous plus encore de ceux qui veulent prendre sa place. Ne marchez derrière aucun chef. Ne suivez aucun parti politique. Ne vous battez que pour vous-mêmes. Et profitez de ce que les politiciens se battent entre eux pour les dépouiller de tout pouvoir. Profitez du chaos gouvernemental pour faire la seule révolution qui puisse compter à nos yeux d'anarchistes : celle qui vous rendra maîtres des instruments de production et des objets de consommation, celle qui fera de vous, sur les ruines de tout Etat, les libres organisateurs de la Vie économique. »

Qui le prolétariat doit être prêt à descendre dans la rue.

Mais en y descendant, il n'oubliera pas de bien regarder ce qui s'y passe, et il saura bien, lui seul, ce qu'il vient y faire.

Lire en troisième page en feuilleton
CONSEILS D'UN GRAND AINE
Le Journalisme révolutionnaire
par Jules VALLÈS

ILS SONT SANS PITIE



MILLERAND. — M'obliger à quitter l'Elysée quand la crise du logement est si grande !

VOICI LE FASCISME

François-Marsal président du Conseil

Enfin ça y est. M. Millerand nous montre clairement son jeu. Après avoir fait mine de consulter une quinzaine de députés, il vient d'appeler son acolyte François-Marsal à qui il a confié le soin de former le nouveau ministère. Celui-ci, bien entendu, n'a eu garde de refuser une offre aussi alléchante. Il est sûr, ainsi que son compère Millerand, d'y trouver son compte, qui n'est pas le nôtre.

En quittant l'Elysée, François-Marsal a déclaré :

« Je commencerai mes démarches demain matin, à neuf heures et demie, au ministère des finances. Je compte avoir constitué mon cabinet lundi soir, et pouvoir me présenter mardi devant les chambres. »

On s'attendait à un ministère Maginot, mais tout de même le président de la République n'a pas eu l'audace de demander au sergent de constituer un ministère. Il s'est rendu compte que pour le peuple il était un peu trop évident que c'était la dictature, alors il a pris un financier, et quel financier !... Mais ne vous imaginez pas que nous n'aurons pas la dictature pour cela. Ecoutez plutôt cette autre déclaration de François-Marsal, sortant de l'Elysée :

« C'est bien ce que je vous avais dit, messieurs, le président de la République me confie la mission de constituer un cabinet. Je l'ai acceptée. »

« Dès demain matin je convoquerai au ministère des finances plusieurs amis qui ne me refuseront pas leur concours. Le but du ministère est de lire aux Chambres le

message du président de la République. Les Chambres jugeront et voteront et ce sera réglé. »

« Je pense pouvoir faire cette lecture mardi. »

« Le résultat du vote donnera alors à la situation politique le dénouement constitutionnel souhaité par le chef de l'Etat. »

Vous avez bien lu : Le but du ministère est de lire aux chambres le message du président de la République.

En bon français, cela signifie clairement : le président de la République donne aux chambres l'ordre d'approuver son message. Et si les chambres se refusent à l'approuver, soyez sûr que le décret de clôture n'est pas loin. Bien entendu cela n'a pas tout seul, mais que peuvent faire les députés et les sénateurs ? Siéger malgré le décret de clôture ?... Ils n'ignorent pas que toute décision prise dans cette situation, de par la Constitution, n'a pas force de loi. Porter la question devant le pays... Un décret instituant l'état de siège ne tardera pas à être pris, et ce sera la dictature, comme en Italie, comme en Espagne, comme en Russie.

Il n'y a qu'un moyen, camarades, d'éviter cette épouvantable alternative, et vous l'avez deviné, c'est que chacun prenne sa trique, et dise à tous ces saligauds :

« Retourne d'où tu viens, ou je te casse la gueule ! »

Tant que nous n'en serons pas à cela, tout ce que nous dirons ou ferons, c'est comme si nous ne faisions rien.

Sur les causes de la « Défaite de l'anarchisme » dans la Révolution russe

De même que dans toutes les révolutions antérieures, quoique sous une forme nouvelle et originale, la révolution russe s'est fourvoyée dans un chenal politique sous la coupe d'un parti et s'est muée jusqu'à présent en une révolution politique et autoritaire. Tel est son fait, saillant qui semble, aux yeux de beaucoup, au moins une « défaite momentanée » de l'anarchisme et par conséquent, au point de vue anarchiste, sa propre défaite en tant que révolution sociale.

Ce fait soulève indubitablement deux questions : primo, pourquoi l'idée anarchiste ne s'est-elle pas réalisée dans la révolution de 1917 ; secundo, quelles conditions objectives et subjectives sont nécessaires pour que cette idée soit une fois réalisée ?

Il est certain que les toutes premières tentatives d'analyser ces questions à fond, d'y donner une réponse persuasive et surtout, autant que possible, complète, nous mènent à une série de problèmes sociologiques, économiques et autres plus profonds, qu'il est impossible d'épuiser dans un petit article, mais qui auront leur place. (Tels par exemple : la base réelle de l'anarchisme et la possibilité de sa réalisation en général ; le rôle de divers facteurs dans l'histoire et la révolution ; les masses et

leur rôle, etc...) Nous n'aborderons pas présentement ces questions profondes. Nous ne nous arrêterons que sur quelques circonstances immédiates et concrètes sur lesquelles nous voudrions attirer l'attention du lecteur sans plus tarder.

Je ne sais pas tout à fait d'accord avec les camarades qui considèrent qu'un certain vague et une certaine abstraction des idées anarchistes ; l'absence dans l'anarchisme d'un programme pratique précis du lendemain — c'est-à-dire d'une réponse claire et concrète à la question « que faire ? » — sont des raisons principales de la non-réalisation de l'idée anarchiste (ou, comme on dit habituellement de la « défaite de l'anarchisme ») dans la révolution russe, ainsi que la désorganisation et la pulvérisation de nos forces, l'absence d'une propagande sérieusement organisée, le manque de liens solides d'organisation avec les vastes masses, etc...

On pourrait, certes, admettre que si nos propres faiblesses étaient moindres, l'extension et le succès de l'idée libertaire auraient été considérablement plus vastes et plus profonds. Il faut, bien entendu, éliminer autant que possible nos défauts idéologiques et surtout d'organisation. Sous ce rapport, la révolution peut nous apporter une bonne leçon... Mais il ne faut pas exagérer ni trop apprécier l'importance de ces défauts, perdant par là involontairement de vue d'autres côtés plus importants de la question. Ce n'est pas, il me semble, dans ces défauts que repose le centre de gravité des raisons concrètes et immédiates de la non-réalisation de l'idée libertaire dans la révolution russe. J'estime que si même, dans cette révolution, les anarchistes avaient donné des conseils, et fait des observations dix fois plus définies, claires et précises, et s'ils avaient été dix fois mieux organisés, — les idées anarchistes ne se seraient quand même pas réalisées, et ils auraient subi quand même une « défaite » temporaire. — Loin de moi aussi l'idée que le mouvement libertaire ne s'enracine pas seulement grâce à la démographie et à la violence bolchevistes. Je les considère, même parmi les causes immédiates de l'échec dont l'ensemble est multiple et complexe comme des phénomènes dérivés, facteurs de « troisième rang ». Leur possibilité même fut engendrée par des causes essentiellement plus profondes. C'est l'une des plus primordiales que je veux souligner ici justement.

D'une part, il est nécessaire de noter une fois de plus que les bolcheviks qui ont « vaincu » dans la révolution, n'avaient pas non plus d'avance, ni un programme pratique précis du lendemain, ni une réponse concrète et claire à la question « que faire ? ». Ils hésitaient constamment, tâtonnaient et changeaient continuellement leurs tâches et leurs mots d'ordre, même les plus proches, en s'adaptant aux déchaînements des masses et même en s'agrippant aux mots d'ordres anarchistes. (Il suffit de se rappeler l'épopée de la Constitution, le contrôle ouvrier sur la production, et beaucoup d'autres. Les bolcheviks, qui ne l'ignorent, se faisaient et se font même gloire de l'absence d'un programme précis et ferme

et de leur faculté d'adaptation). Leur mot d'ordre général de la conquête du pouvoir ne peut certes compter pour les juger supérieurs aux anarchistes au point de vue programme pratique. Dans de mot d'ordre, il n'y avait pour les masses aucun programme concret d'action et de création révolutionnaires. Au contraire, la portée de ce mot d'ordre était au fond purement négative, car il disait aux masses qu'il ne leur fallait pas penser à une activité quelconque, qu'il leur suffisait d'aider le parti à conquérir le pouvoir, que le programme ultérieur d'action serait l'œuvre de ce parti... Les anarchistes, comme tels, ne pouvaient, bien entendu, avoir un pareil mot d'ordre. Ils ne pouvaient qu'affirmer l'opposé (et c'était sans aucun doute plus concret). En effet il ne s'agit pas, pour eux d'aider un parti politique à conquérir le pouvoir ; il faut que les masses laborieuses elles-mêmes en la personne de leurs organisations ouvrières, leurs fédérations paysannes, leurs coopératives, etc., s'unissent et prennent la terre, les fabriques, les usines, etc., pour redonner la vie économique et sociale sur de nouvelles bases. C'est ce que firent les anarchistes, du moins pour la plupart. L'organisation de parti, apparente, artificielle, fautive, ne donnant rien à la révolution, ne représente pas non plus, comparativement à la « non-organisation » anarchiste, un avantage décisif et ne garantissant nullement une « victoire » dans la révolution. Le fait que non seulement les anarchistes, mais aussi une série de partis politiques les plus forts, aussi bien organiques que les bolcheviks, ayant des programmes non moins « concrets », socialistes-démocrates, socialistes-révolutionnaires, socialistes-révolutionnaires de gauche ou même étant déjà au pouvoir socialistes-révolutionnaires, furent vaincus par les bolcheviks, en fournit la preuve.

La conclusion est claire : les bolcheviks ont « vaincu » dans la révolution sans avoir eu ni programme vraiment concret du lendemain, ni organisation véritable.

D'autres part, — et ceci est encore plus important — j'ai des données pour affirmer que les dires mérités sur l'absence de conceptions pratiques claires chez les anarchistes dans la révolution russe, tout en n'étant pas tout à fait injustes, sont en tout cas très exagérés et gonflés dans nos milieux où après l'échec, on se laisse trop entraîner à se blâmer par rapport au récent passé. J'ai en main une quantité de publications anarchistes d'avant et pendant la révolution où je trouve nombre d'articles, de résolutions, d'ordres du jour, etc., élaborant pondérément et en détail — parfois trop en détail — les questions les plus concrètes de la révolution et y donnant les réponses pratiques les plus claires et les plus précises. Je ne vais pas, bien entendu, citer ici toutes ces matières ; mais si le lecteur veut contrôler mes affirmations et se persuader personnellement de leur justesse, qu'il examine attentivement, par exemple, la collection du « Golos Truda » de New-York (1914-1917), tous les numéros du « Golos Truda » de Pétersbourg (1917-1918), plusieurs numéros du « Anarchie » de Moscou, quelques journaux de province (« l'Idée Ouvrière » de Karkov, le « Nabat » de l'Ukraine, etc.) et aussi les ordres du jour et résolutions des conférences et des congrès publiés au cours de la révolution... Il y trouvera partout non seulement une longue série de notes définies et précises concernant les problèmes concrets de la révolution, mais aussi des projets et des schémas de constructions positives dans la révolution sociale, des esquisses d'une organisation économique et sociale, des conceptions pratiques élaborées minutieusement.

Tout ce que je lis actuellement, après la révolution, dans la presse anarchiste et syndicaliste russe et étrangère sur les tâches de la révolution, malgré que cela soit souvent écrit par les mêmes camarades qui parlent continuellement de la nécessité de réponses et d'indications plus précises et de leur absence dans la révolution comme de l'une des causes principales de la « défaite » de notre idée, — tout cela n'avance pas d'un iota et ne dit rien de plus que ce qui fut dit au temps de la révolution russe. Une simple juxtaposition de la littérature présente avec celle que je viens d'énumérer en persuadera le lecteur.

Ce n'est pas tout. Beaucoup de camarades ouvriers en Russie pourraient confirmer que pendant les premiers mois de la révolution russe, lorsque les anarchistes jouissaient encore de la liberté de parole, ils ont accompli une œuvre considérable de propagande orale (leçons, causeries, discours, conférences, etc.) donnant souvent des indications définies, précises, concrètes par rapport aux tâches immédiates de la révolution dans un sens libérateur.

Plus encore, il existait dans la révolution russe un mouvement qui tentait et commençait à agir concrètement dans la voie libératrice. C'était la Machnovitchina.

Et si l'on veut comparer alors les idées, les mots d'ordre, les constructions et l'activité de la majeure partie des anarchistes dans la révolution russe furent, à mon avis, beaucoup plus concrètes et répondaient mieux au « que faire ? » des masses que les idées, constructions et activités des bolcheviks. L'œuvre — hélas brève — des anarchistes (comparativement peu nombreux ; mais il en était ainsi généralement) dans les comités d'usines, avec l'idée déterminée de mettre dans les mains des organisations ouvrières toutes les entreprises ; le mot d'ordre d'une saisie immédiate des terres et fabriques, au lieu du vague et soûl « contrôle sur la production » ; l'idée d'union, d'organisation et d'action économiques et de classe des travailleurs, au lieu d'expériences nébuleuses avec la Constituante ; l'idée d'union des villes et des campagnes sur les principes d'une économie laborieuse, d'un échange des produits et de coopération, etc., — tout cela doit être reconnu pour des constructions révolutionnaires beaucoup plus précises et concrètes que les combinaisons politiques, les demi-mesures de parti ou de gouvernement et les décrets doctrinaux des bolcheviks. Et, enfin, l'appel même des anarchistes à la véritable auto-action des masses, avec l'indication que les institutions, les congrès politiques, etc., organisés par les bolcheviks s'occupent de bavardages politiques et de bagatelles au lieu d'une œuvre réelle dont les travailleurs auraient dû s'occuper au moment d'une révolution, montre que les anarchistes étaient loin d'être étrangers à une action concrète et qu'ils étaient disposés à envisager pratiquement les événements.

(A suivre.)

ENCORE LA VIVISECTION

Vivent les âmes qui bêlent fort après la bonté

Ce n'est pas sans un profond étonnement et une non moins grande tristesse que j'ai vu plusieurs anarchistes, notamment Chazoff et surtout Mualdes, prendre la défense des vivisectionneurs ; je tiens à dire de suite que mon sentiment est tout à fait contraire.

Quelques arguments, d'abord, sont invoqués qui n'ont rien à voir avec la question. Parce que trop de gens restent indifférents aux horreurs des guerres, ou à de révoltants abus enregistrés parfois dans les hôpitaux, ce n'est pas une raison pour être sans pitié pour les animaux, qui d'ailleurs ne sont pour rien dans les atrocités que l'humanité s'infirge à elle-même, et qui sont sans défense, et qui ignorent nos diaboliques méchancetés !

Parce que d'autres révoltantes atrocités sont également commises sur des êtres inférieurs : courses de taureaux, chasses à courre, etc., ce n'est point non plus une raison d'en ajouter encore l'exécration naturelle, quant à moi, de s'élever vigoureusement contre les uns et contre les autres.

Parce que nous avons des fourrières humaines — où fourmillent les injustices et les abus, mais dont on ne peut se passer quand même dans notre malheureuse Société — faut-il donc rester inappassibles devant les odieuses choses auxquelles donnent lieu celles des chiens ?

L'expérience de la Coutine était bien, à la vérité, de nature à soulever quelque émotion ! Peut-on prétendre qu'il fut vraiment possible, grâce à elle, de surprendre le secret permettant de prémunir les hommes contre les accidents cérébraux produits par de fortes compassions ? N'était-il pas évident que l'on aurait sacrifié ces chiens cruellement et inutilement ? Ces expériences n'ont été d'ailleurs que la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, car la vivisection se pratique depuis longtemps et elle révolte particulièrement bien des gens. Et cette révolte n'est ni une forme nouvelle de l'hypocrisie bourgeoise, ni du snobisme, ni de la sécheresse sentimentale, ni du sentimentalisme bélaire, mais l'explosion, bien au contraire, d'une indignation parfaitement consciente et justifiée.

Les défenseurs de la vivisection sont bien maladroits, car ils défont d'un même raisonnement toutes les expériences scientifiques envisagées dans leur ensemble. Or il est nécessaire de faire quelques distinctions.

Qu'en soi, théoriquement, l'on essaie de légitimer certaines expériences qui seraient susceptibles d'amener d'heureuses découvertes et qui ne s'accompagneraient point d'inhumains tourments, cela peut s'admettre. Si le sort de bon nombre d'hommes dépendait de la mort sans souffrance de « quelques cabots », nous serions tous d'accord évidemment pour estimer normal le sacrifice de ces chiens.

Mais les choses se présentent tout différemment, car aucune de ces deux conditions n'est, selon moi, sauvegardée : d'une part, en effet, la vivisection ne doit pas être confondue avec les expériences de bactériologie ; et ces pratiques, d'autre part, ne donnent aucun résultat heureux.

D'abord il y a la façon. Certaines méthodes sont en soi et seront toujours condamnables parce que trop contre-nature pour pouvoir jamais rien améliorer dans la Nature. Écorcher vifs des animaux, quels qu'ils soient, ou les cuire à petit feu pour déterminer exactement le degré de température amenant le trépas, établir l'échelle des divers degrés de la douleur chez l'animal, etc., sont des procédés abominables en eux-mêmes, quelles que soient les considérations que l'on pourrait faire valoir. Rien ne peut les justifier, rien ne saurait les excuser, car cela révolte toutes les fibres d'un cœur naturel, et il est impossible que de pareils tourments puissent devenir une source de bienfaits pour l'inférieure humanité qui se les permet.

Or c'est ça la vivisection. Et ces tortures sont courantes, car malgré les affirmations de nos savants il n'est pas vrai que les animaux sacrifiés le soient sans souffrance, grâce à l'anesthésie, car cette précaution très souvent n'est pas employée ! Et cela est monstrueux et indéfendable !

Cela l'est d'autant moins que ces tortures sont parfaitement inutiles. Que l'on ait pu, aux temps anciens, alors que l'on était si ignorant de certaines choses, découvrir ainsi que le sang circule dans l'organisme, c'est très possible, bien qu'il soit fort surprenant cependant que l'on n'ait point soupçonné la chose avant Vésale ou Harvey, sur les champs de bataille ! Les Romains ne la connaissaient-ils pas quand ils se donnaient la mort, si je ne me trompe, en se faisant ouvrir l'artère humérale ?

Quoi qu'il en soit de ces découvertes, la Vivisection proprement dite ne remonte pas si loin, car il faut réserver cette appellation aux procédés de cette nature pratiqués de façon suivie dans nos laboratoires. Or c'est là une conquête de la 3^e République : la Vivisection ainsi définie ne compte guère que 50 ans d'âge.

Et quelles découvertes a-t-on faites depuis, par ce moyen ? C'est là qu'est la principale donnée du problème : quelles médications ont fait trouver les montagnes d'atrocités accumulées durant ces 50 ans ? Aucune ? Quelle maladie guérit-on grâce à cette infâme méthode ? Aucune !

J'en vois la preuve dans les réponses des professeurs, lesquelles sont tellement embarrassées, que pour se donner des airs de victoire, ils sont obligés de faire mention de découvertes remontant presque à l'antiquité, et de celles bactériologiques qui sont d'un ordre bien différent ! — Quels résultats a donnés la Vivisection ? — Mais toute la physiologie ! — Ma parole ! — Je ne me doutais pas qu'une telle trouvaille fut aussi récente ! La physiologie était donc inconnue il y a 40 ans ? Comme ils devaient être mal portants, les gens d'alors !

Ah ! par exemple, l'on ne reste pas coi sur le domaine microbien. L'on vante assez les découvertes de Pasteur ! Mais c'est là faire diversion car ce n'est plus de la vivisection. Il y a rarement lieu, je suppose, de recourir à l'anesthésie quand il s'agit de piquer un singe ou un cobaye. Tout ce qui concerne les maladies infectieuses, les

vaccins et les sérums, est donc étranger à la polémique.

Ce n'est point que cette section d'expériences ne mérite pas l'honneur d'une discussion ; elle aussi je la réproverai, quoiqu'avec une indignation d'une moins grande intensité.

Pourquoi, d'ailleurs, réprover des recherches couronnées de si beaux succès ?

Mais parce que je ne les estime point bienfaisantes. Je sais que je heurte-là un préjugé bien trop ancré pour espérer rallier à mon opinion la plupart des gens. C'est leur affaire d'ailleurs. S'ils veulent se faire inoculer la collection complète des microbes connus, je n'y vois personnellement aucun inconvénient. Mais quant à moi, je tiens très peu à ces méthodes thérapeutiques, et si j'apprécie fort le mérite de Pasteur en tant que chercheur, je n'ai aucune considération pour ce genre de médication qui, sauf les rares cas vraiment graves, est dénuée de bien plus nocive que bienfaisante. Croyez-vous que les microbes portants soient les gens qui se sont fait immuniser contre les microbes de toutes espèces ?

Ce qui éloigne momentanément un danger paraît toujours une précieuse sauvegarde il est vrai, mais on se presse un peu trop d'apprécier ces médications qui, somme toute, sont fort mal connues et appliquées un peu à l'aveuglette bien qu'on ignore beaucoup de choses de leurs effets, et qui d'ailleurs causent souvent bien des décès. Sait-on seulement ce que c'est qu'un microbe ? Certaines constatations dans ce domaine ne sont-elles pas déconcertantes ?

La vogue de cette médication durera-t-elle seulement un siècle ? J'ai grand peur que nos petits-enfants ne nous soient très médiocrement reconnaissants de cet héritage !

Je m'étonne particulièrement de voir des anarchistes prôner des méthodes si hasardeuses, et je comprendrais plutôt qu'ils se révoltent — eux surtout si amoureux de liberté ! — contre cette inadmissible contrainte qui nous est faite en nous forçant à nous laisser inoculer toutes sortes de mauvais germes et des germes appartenant à d'autres organismes, à d'autres « natures », même ! L'on devrait au moins être laissés libres et ne l'administrer qu'à ceux qui en veulent.

En résumé donc : les atrocités que les hommes commettent entre eux n'excusent pas l'indifférence au sujet de l'effrayante barbarie envers les animaux, et la logique déclamerait que des expériences ne fussent jamais tentées qu'à condition tout au moins que l'on fût certain qu'elles ne seraient pas inutiles. Or c'est juste tout le contraire qui a lieu. La différence intrinsèque qui existe entre la nature humaine et celles animales suffirait seule, déjà, à faire échouer la plupart des recherches de ce genre.

J'estime même que l'on n'a pas le droit de faire atrocement souffrir d'autres êtres, soi, de souffrir un peu moins. Ah ! la belle philosophie, le haut idéalisme, qui font sacrifier je ne sais combien de milliers d'animaux pour avoir, soi, un peu plus de tranquillité, de sécurité ! Les animaux sont-ils donc sur la planète pour servir à nos expériences les plus osées ?

Quelle misère d'avoir à plaider semblable cause, d'avoir à donner des raisons intellectuelles alors que le cœur a une éloquente sentimentalité aussi prenante !

Les anarchistes doivent être des hommes forts ; mais ces hommes forts doivent aussi être avant tout des idéalistes, que révolte toute infamie, et non des êtres insensibles, insensibles surtout à l'injustice et stupide souffrance inutile. Et pour ne pas rester dans les nuages cet idéalisme ne doit pas nécessairement se changer en odieux égoïsme.

Plutôt que de supplier affreusement des légions de bons animaux, je pense que l'on pourrait plus heureusement orienter les recherches médicales. J'estime que nous aurions autant de chances d'améliorer la santé de nos corps en ne chargeant point d'autres êtres de nos larmes... en ne créant pas de souffrance sans absolue nécessité (pour se défendre)... en gardant un cœur « naturel » ignorant toute inique férocité, un cœur inondant nos cellules vitales de radiations toutes lumineuses et pures... en nous efforçant d'avoir des âmes saines et non des âmes de démons !

Pisqu'il nous faut des palliatifs, puisqu'il nous faut user de remèdes, demandons-les à la Nature d'une façon au moins naturelle !

UN ANARCHISTE CHRETIEN.

La tournée du Sud-Ouest pour l'Amnistie totale

C'est le camarade Boudoux qui portera la bonne parole anarchiste à :

BORDEAUX, le 11 juin.

TAREES, le 12 juin.

BAYONNE, le 13 juin.

LE BOUCAU, le 14 juin.

BIARRITZ, le 15 juin.

Que tous les amis des villes ci-dessus désignées fassent donc une grande propagande en faveur de ces meetings, les emprisonnés ne pourront qu'y gagner.

L'ingratitude des grands

Millerand comptait fortement sur le sénateur Steeg pour constituer enfin le ministère après lequel il court.

Mais Steeg qui craint que Millerand ne puisse dorénavant lui être utile, vient d'envoyer promener son bienfaiteur.

Il a déclaré hier aux journalistes : « Je suis gouverneur général de l'Algérie, où toute la population, tant indigène qu'européenne, a le « béguin » pour moi. Pour qu'il vous le dise, voyons, que je quitte cette fonction. Je vais de ce pas au Sénat, et ne reviendrai certainement pas à l'Elysée, croyez moi ».

On n'est pas plus mufle.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Evidemment je pourrais, en ce beau dimanche de Pentecôte — un dimanche de Pentecôte est toujours un beau dimanche, même s'il pleut — aggraver le cafard que tout anarchiste porte en lui, en vous faisant part des sombres prévisions, de ces trois grotesques et sinistres politiciens que le suffrage universel, qui n'est pourtant pas dégoûté, a tout de même fini par trouver trop moches et qui se ventent en annonçant les pires catastrophes. Je veux parler de ces trois échappés de jeu de massacre qui ont nom : Mandel, Daudet et André Lefèvre. Il est certain que les calamités annoncées par ces prophètes de mauvais augure se produiront, sans eux, comme elles se seraient produites avec eux. En régime capitaliste, la guerre, la vie chère, sont inévitables.

Je pourrais également faire surgir à vos yeux, d'un spectre de dictateur, la « grande » ombre du sergent Maginot.

Je vais essayer plutôt de vous distraire un peu. L'actualité, malgré tout ce qu'on en peut dire, se prête admirablement à cette besogne.

Il y a d'abord les défaites irrémédiables de nos champions nationaux. Convient-il de pleurer sur Carpentier Georges, sur Criqui Eugène, qui ont encaissé, en même temps qu'un nombre considérable de banknotes, ce que les spécialistes appellent de terribles punitions ? Faut-il se désoler parce que Poincaré Raymond a fait abandon de ses titres avec le sourire qu'on lui connaît et qui lui valut une si enviable popularité ? Allons-nous nous mettre la tête à l'envers au sujet de la disqualification de Millerand Alexandre par les arbitres du cartel des gauches ? Jamais de la vie. Je ne parlerai pas du match Bertrand-Martiny, pour la bonne raison qu'il n'a eu lieu que dans l'imagination de journalistes surexcités. D'ailleurs, ça n'a pris que pour les poires. Au Parlement, les rencontres ont toujours lieu à la buvette. S'il y a un knock-out, c'est toujours à la suite d'un coup de pinard. Sans aucune allusion, bien entendu, à l'éminent lapiniste, accoucheur et doyen d'âge de la Chambre des députés.

A propos, avec-vous vu le portrait en pied de l'ancien officier-mécanicien ? Il est facile, même à l'électeur le plus borné, de s'apercevoir, grâce à son nouvel uniforme, que le député Marty est un ouvrier authentique.

On a beau dire, l'habit fera encore longtemps le moine. La casquette du nouvel élu a dû réjouir les fabricants de revues montmartroises. Elle sera à mettre en bonne place au musée de la Révolution, à côté du chapeau de soie de M. Tchitcherine.

Où, mais Montéhus se grime mieux ! Il est vrai qu'un débutant !...

Ne croyez pas que j'attache une grande importance à ces questions vestimentaires. M. André Marty peut promener à la Chambre un veston rapiécé, un « froc » élimé, une « dèje » à la Milo de la Bastoche et des « croquenots » militaires, il n'en fera accroître qu'un membre de sa tribu qui est, comme chacun sait, celle bien connue des Beni-Oui-Oui. Pour nous, il reste un député, c'est-à-dire un ennemi, un complice, un parasite, un être qui tire sa subsistance de l'esclavage de ses semblables.

Mais laissons les sauveurs du peuple à leurs occupations désintéressées. J'ai encore une petite histoire à vous raconter. Les camarades pointilleux sont invités à ne voir en elle aucune polémique de personnalité. Je ne veux pas m'exposer à nouveau aux critiques que me valut le palladium symbolique de la maison anarchiste. D'ailleurs, ça ne vaut pas la peine d'une polémique et celui qui pourrait se sentir visé est complètement dépourvu de personnalité. C'est une pauvre chose humaine, qui de temps à autre écrit dans les feuilles avec une absence de suite dans les idées qui tient du prodige.

Le hasard voulait que je rencontrais mon homme — si on peut dire — à la terrasse d'un bistrot.

Assez-toi là, me dit-il, je vais te dire quelque chose qui va te renverser.

Je m'assis donc le plus confortablement possible, me tenant prêt à toute éventualité. Ayant vidé d'un trait son verre de Cressonnée, il me lança :

— Eh bien, moi, mon vieux, j'ai voté le 11 mai. Et je vais t'en donner les raisons. D'abord l'amnistie : le bloc des gauches va ouvrir les prisons ; ensuite il fera la vie moins chère, il supprimera le double-décime, évacuera la Ruhr, donnera les 1.800 francs aux fonctionnaires, etc., etc., en un mot il fera de bonnes lois, de bonnes petites lois, et de bonnes petites lois c'est tout de même meilleur à supporter que toutes ces lois odieuses, oppressives, ces lois qui, ces lois odieuses, oppressives, ces lois qui...

— Mais pensez-lui, lui dis-je, que le Bloc des gauches supprimera les lois scélérates, ces lois que les hommes de gauche et ces surhommes d'extrême gauche ont votées avec un ensemble si touchant ? Supposez qu'il le reprenne ensuite de souhaiter publiquement la transformation en chair et en sang de nos sublimités générales, ne croirez-vous pas que les députés se laisseront froidement tomber ?

— Finies ces histoires-là, mon vieux. La Révolution, belle foutaise. Impossible, la Révolution. Les hommes sont trop abrutis... Garçon, une Cressonnée, bien tassée, hein, c'est pour un malade !...

Je le quittai sur cet aveu involontaire doublé d'une profonde vérité.

Pierre MUALDES.

Ces dames communistes, au salon !...

Avant l'arrivée au pouvoir du parti travailliste on discutait ferme pour savoir quelles seraient les « dames d'honneur » de la reine d'Angleterre. Il y avait beaucoup plus de candidates que de places (d'honneur s. v. p.) à attribuer.

Or, savez-vous qui vient d'être choisi ? Les « camarades » (!) Thomas et Snowden, épouses des ministres travaillistes que vous connaissez. Et les communistes d'Espagne, par la voix de « la Antorchita » se réjouissent de cette « victoire » (?) remportée sur la vieille noblesse d'Angleterre. Oh ! la belle victoire, indeed !

Comment on écrit l'Histoire.

Nos communistes ont une façon toute spéciale d'enseigner l'histoire, qui ressemble étrangement aux procédés employés par les jésuites en général et par le père Lorrain en particulier. C'est ainsi que, dans l'humanité d'hier, au sujet d'une étude faite par un quelconque salarié du grand organe du crétinisme intégral, sur Elie Murmain, nous trouvons ce passage qui n'est pas sans saveur :

« Il (Elie Murmain) débarrassa pour une part l'anarchisme des nuées métaphysiques et en amena les éléments sains au syndicalisme révolutionnaire. Aujourd'hui, les éléments sains du syndicalisme révolutionnaire adhèrent au communisme international. »

Merci pour les éléments sains du syndicalisme qui sont passés au communisme d'Etat. Si le signataire de ces lignes prend pour des éléments sains le citoyen 1910, son collègue antisindicaliste Sémard et toute la bande de nourrissons qui grouillent au milieu de la Grande Alimentation, il n'est vraiment pas difficile. Mais, au fait, ne faut-il pas montrer que seuls les syndicalistes adhèrent au communisme international ?

Les consultations d'Alexandre.

L'homme de Saint-Mandé consulte son entourage. Il cherche autour de lui et parmi la clique bigarrée des gauches, le politicien qui voudra bien se charger de former le cabinet. On nous assure que les principaux consultés ont refusé de s'embarrasser dans l'aventure millerandisque.

En dernière heure, nous apprenons que le citoyen Alexandre vient de prendre le train pour l'Italie afin de conférer longuement avec son allié, contre M. Mussolini sur les meilleurs moyens d'installer une bonne petite dictature sous le doux ciel de France. Nous ne doutons point qu'il ne sorte quelque chose de fécond de cette entrevue et que notre brave président revienne avec la ferme résolution de prendre une bonne fois pour toutes, le titre de « duc » français.

Avec les bonnes poires démocratiques qui se dérangent tous les quatre ans pour déposer religieusement un morceau de papier dans une boîte, histoire de défendre leurs intérêts, les maîtres ont bien le droit de tout se permettre.

La Vie des Lettres

Notes sur Rodin

M. Gustave Kahn publie, dans le Mercure de France (1-6-24), des « notes sur Rodin ». La visite : « On fait le tour d'une cour à prétention de jardin. Il y fleurit surtout des grenades, au mur, des grenades contre l'incendie. Le Vulcain d'ici à la phobie du feu. M. Rodin gagne du temps, montre son poulailler et, à côté dans une niche, une vieille grenouille qui a dû être alerte et familière, et qui maintenant grignote, tassée, le ventre énorme et pelé, même plus grimacière. Mme Rodin veut gagner du temps, car Auguste est entre les mains du coiffeur ; il s'agit d'obtenir sur le front majestueux un pli des cheveux, pas coquet, mondain. Il y a des dames parmi les convives. »

Et M. Gustave Kahn, admirateur de Rodin, s'essaie à caractériser l'art du sculpteur : « Rodin a été influencé par la peinture. Il a aimé l'impressionnisme ; il y a des points d'émulation entre un Monet et lui dans la fièvre de conquérir la vie lumineuse. »

« Modifié par la peinture et ayant imprégné l'art sculptural, il a, par un retour des choses, par la communication de notions renouvelées, contribué à rénover l'art pictural en lui tendant des moyens de sculpture. »

« Ainsi est-il si mêlé à la vie esthétique de notre temps, que ceux qui l'admirent le moins sont contraints d'y reconnaître sa présence. Historiquement tous les bons sculpteurs du temps relèvent de lui, plus ou moins, entièrement ou pour une part. Et Rodin, c'était le contraire d'être un simple marbrier comme tant de prix de Rome. Il est un des plus grands parmi ceux qui ont dédaigné le conventionnel pour installer à sa place la vie et non seulement la vie physique, mais une vie poétique. »

« Penseur, il est à la fois restreint et profond. Ses généralités sont médiocres pour le moins. Il est admirable quand il parle d'art et s'il se trompe, la conviction de ses erreurs les imprègne de lyrisme. Au début, il parlait peu, pas assez. Après, il a beaucoup parlé, peut-être trop. Il y était tellement comié ! C'était un très grand homme... Quand il devint dieu, le paradis flotta un peu autour de lui, comme autour de tous les dieux. Si l'homme pouvait être dieu, les choses traitent mieux dans le monde. C'est beaucoup d'avoir été élu dieu par tous les groupes divinisés de l'élite. C'est le moyen de faire entendre quelques vérités et, quand un artiste croit qu'il peut créer de l'inconnu et de l'éternel, au moins donne-t-il du savant et du durable. Qui écrivait à Rodin, dans notre siècle d'art ? Delacroix ? Sur ce point, des gens vous diront : « Et Turner ? », tandis que pour Rodin on ne place aucun grand sculpteur sur un pavois aussi haut porté par des admirateurs aussi nombreux. Il a été incontestablement, longtemps, le plus grand sculpteur vivant ; il était de la chair lyrique et de l'esprit en flammes où l'artiste se sculpte lui-même selon en dieu ou en demi-dieu, au moins en héros. »

Et, en conclusion, pourrait-on ne pas citer cette phrase vibrante de M. Kahn sur le grand artiste : « Sa puissance d'évolution ne s'est jamais tassée, il est des rares dont on peut dire qu'ils ont dominé l'art, n'étant réduits à l'obéissance envers aucune tradition. Dépassant la matière et les bornes admises de la sculpture, il devint des poèmes dans la glaise. »

Georges VIDAL.

A travers le Monde

ÉTATS-UNIS

LES TAILLEURS DE NEW-YORK AJOURNENT LEUR GREVE

New-York était menacé d'une grève de 50.000 ouvriers de la couture ? A la suite de négociations entre les patrons et le personnel, il a été décidé que les grands couturiers ne fermeront pas leurs ateliers avant deux semaines. Le personnel demande une réduction de 41 à 40 heures de travail par semaine et un accroissement des salaires.

UN COUP DE GRISOU

New-York, 7 juin. — Une explosion de grisou s'est produite ce matin dans un des puits de mine de Wilkesbarre : 20 mineurs ont été tués, une quarantaine d'autres sont ensevelis.

ESPAGNE

UNE INTERVIEW DU GENERAL PRIMO DE RIVERA

Le correspondant de la « Tribuna » à Madrid a interviewé le général Primo de Rivera, président du directoire espagnol. Le général s'est exprimé en français. Sur la situation intérieure il a déclaré :

« Le directoire a fait beaucoup de choses au cours de ces huit mois, mais beaucoup restent encore à accomplir. Je me rends compte que je me suis trompé, je l'avoue, quand j'ai cru qu'il s'agissait d'un travail de quelques mois, lorsque j'ai commencé à organiser le directoire. Il faut des années si l'on veut que notre œuvre soit utile et féconde. »

« Des années », mais au train où il va le brave général toute l'Espagne ne sera qu'une vaste prison.

ANGLETERRE

LA GREVE DES OUVRIERS ELECTRICIENS

Londres, 7 juin. — Le comité de grève annonce ce soir que les électriciens et ouvriers des ateliers des chemins de fer souterrains sont décidés à continuer la grève jusqu'à ce que satisfaction ait été donnée à leurs revendications.

Le personnel d'autres compagnies de transport va entrer dans le conflit.

UN PAQUEBOT S'ECROUE

Londres, 7 juin. — Un grand paquebot de la Paket Steam Navigation Co., à bord duquel se trouvaient huit cent passagers, s'est échoué dans la baie de Douglas, par suite d'un épais brouillard. Après être restés pendant de longues heures dans une position critique, les passagers ont été débarqués dans des chaloupes. Le paquebot a pu être renfloué à marée haute.

ALLEMAGNE

UN PROCES D'AVORTEMENT

Le pharmacien Heiser qui a avoué avoir procédé à 11.000 cas d'avortements, vient d'être condamné à deux ans de prison. La loi allemande punissant de réclusion un cas — même isolé — d'avortement, le verdict prouve le désarroi de la justice bourgeoise en face des pratiques d'avortements qui tendent de plus en plus à se généraliser en Allemagne comme ailleurs. La conclusion qui s'en dégage, c'est qu'il faut laisser à la femme la libre disposition de la maternité.

JAPON

BOYCOTTAGE REVOLUTIONNAIRE

Le « Messenger Japonais », journal de langue anglaise à Tokio, ayant annoncé que la Fédération générale des ouvriers typographes du Japon avait décidé de boycotter les marchandises de provenance californienne, afin de protester contre les lois prohibant l'immigration des Japonais aux Etats-Unis, s'est attiré la digne réponse qui suit de la part de ladite Fédération :

« Vous vous trompez, M. le Directeur, écrivent les braves types de Tokio. Nous avons décidé de boycotter les produits californiens, mais c'est pour protester contre les persécutions que le gouvernement américain fait subir aux ouvriers affiliés à la

J. W. W., et contre la loi scélérate visant les syndicats dans l'Etat de Californie. Notre Fédération a voté un ordre du jour demandant au gouvernement des Etats-Unis de relâcher les J. W. W. emprisonnés, et d'abolir la loi scélérate contre le syndicalisme. Tant que nous n'aurons pas obtenu satisfaction, le boycottage durera. »

DANS PARIS ET SA BANLIEUE

TAMPONNE PAR UN EXPRESS

Hier, vers seize heures, un ouvrier qui travaillait à la rectification des voies, à Choisy-le-Roi, Félix Lemesle, 38 ans, demeurant 34, avenue des Mimosa, à Vitry-sur-Seine, a été tamponné par un express se dirigeant vers Orléans. La mort a été instantanée.

LE CAPITAINE TUE LE FLIC

Le capitaine Rouhier, attaché au service des fabrications aéronautiques, demeurant 11 rue Léo-Delibes, empruntait fréquemment de l'argent à son concierge Jacquinet, qui ne se contentait pas de sa loge et exerçait la triste profession (si on peut appeler cela une profession) de flic.

Ce dernier était en proie à deux sentiments différents : le respect du gazon qui se comprend assez chez ces hommes imbeciles, et l'amour de sa bonne galette. Un beau jour, le flic, lassé de prêter de l'argent à son locataire galeux, s'en vint lui réclamer. Le capitaine Rouhier promit de rendre peu de temps après, mais ne s'exécuta pas. Le concierge-flic, revint à la rescousse et oubliant le respect (?) qu'il devait à son supérieur lui promit de lui casser la gueule s'il rendait pas l'argent prêt (ciel où allons-nous ?)

Hier le capitaine n'ayant pas — comme ils disent au ministère des finances — amorti ses emprunts, le concierge-flic alla réclamer son argent au capitaine. Une discussion s'ensuivit, au cours de laquelle le capitaine sortit son revolver et tira, à bout portant sur le flic qui fut tué net. Amen !

A quoi servent les flics ?

Thomas, un malheureux qui n'avait pas de logis, et travaillait, la nuit, à la gare d'Austerlitz, croyant pouvoir se reposer quelques heures, s'était endormi sur le parapet du pont-au-Double. A son réveil, le malheureux avait totalement oublié sa périlleuse position, et se croyait sans doute couché douillettement dans un bon lit de plumes. Il s'étira, et l'inévitable se produisit, il bascula et tomba à l'eau.

Une brave femme, qui l'avait vu tomber, prévint un agent de service dans les environs qui arriva sans se presser et hocha la tête d'un air grave, mais ne fit rien. Puis d'autres flics arrivèrent, qui proposèrent tous un moyen infailible pour repêcher le malheureux. Enfin, l'un d'eux tira une sorte de crochets à une corde, et essaya de repêcher le pauvre Thomas, qui ne se débattait plus que faiblement, et naturellement finit par couler. Alors notre flic eut un mot qui résume toute sa mentalité :

— Oh la la ! Faut pas s'en faire, dans une huitaine de jours il remontera bien tout seul !

Croyez-vous que si, à ce moment-là, il s'était un homme courageux pour saisir le sale flic par la peau des fesses, et l'envoyer boire un bouillon, ce n'aurait pas été une punition méritée ?

Ces cochons-là se seraient tous jetés à l'eau s'il s'était agi de repêcher Poincaré, mais pour un pauvre bougre qui n'a pas de toit, ils ne font pas un mouvement.

Pour l'inauguration du monument Emile Zola

L'Union des Syndicats de la Seine adresse aux membres des conseils syndicaux l'éloquent et chaleureux appel suivant :

« Camarades,

« Après vingt-deux ans d'attente, le grand ouvrier que fut Emile Zola va avoir enfin le monument que, dès le lendemain de sa mort la reconnaissance des travailleurs avait décidé d'élever à sa mémoire. « Cet hommage doit être une occasion

pour toutes les organisations du travail de confirmer, une fois de plus, leur volonté d'émancipation et leur désir de paix. »

« Nous voulons que le Travail ait dans la gestion des intérêts communs la part qui lui revient : la première. Nous voulons que le gouvernement, quel qu'il soit, qui va prendre le pouvoir sache que cette fois nous sommes résolus à ne pas nous laisser duper. »

« Nous voulons enfin que les promesses faites, les déclarations maintes fois répétées en faveur du progrès social et du désarmement général entrent dans le domaine des réalités. »

« Le 15 juin prochain, toutes les organisations corporatives de la Seine front au Panthéon déposer une palme sur la tombe de celui qui a écrit ces belles paroles : »

« Il n'est de justice que dans la vérité, il n'est de bonheur que dans la justice. »

« Camarades,

« De tous les grands écrivains de ce temps, Emile Zola est celui qui a le mieux compris le Travail et qui l'a glorifié le plus magnifiquement. »

« Tous ensemble, le 15 juin, nous exprimerons la gratitude des Travailleurs au grand ouvrier et au grand lutteur qui a mené, pour la Justice et pour la Vérité, la plus belle et la plus émouvante des batailles. »

« Les Secrétaires : GUIRAND, BATTINI. »

Morinière va être traduit en correctionnelle

On se rappelle les faits :

Pour avoir voulu faire respecter la journée de huit heures (la loi de huit heures) dans le chantier où il travaillait, Morinière fut d'abord menacé d'être débauché, puis ensuite il dut en venir « aux mains » avec son contremaître. La police ayant été appelée, arrêta notre camarade et son patron ayant déposé une plainte, Morinière se vit jeter dans une cellule de la Santé.

Mais le patron se ravisa, reira sa plainte et les amis de Morinière attendent son élargissement.

C'était ne pas connaître la « justice » qui ne desserre que très rarement son étreinte.

Morinière comparait jeudi prochain, à midi, devant la 10^e chambre correctionnelle.

Ainsi, après le « coup de barre à gauche » des électeurs, un homme, un militant anarchiste et syndicaliste est traîné devant les tribunaux pour s'être fait le défenseur de la Loi.

Il n'y a pas, en ce moment, paraît-il, de gouvernement responsable, mais il y a bien des chats-fourrés pour sévir arbitrairement contre les meilleurs de nos. »

Resterons-nous seuls, dans la presse, à protester contre semblable iniquité et à réclamer le transfert de Morinière au quartier politique en attendant sa libération ?

Debout avec Germaine Berton

Notre camarade Germaine Berton languit depuis quinze jours dans la prison du fort du Hâ. Mieux que quiconque elle sait ce que valent nos dirigeants. Rien ne l'étonne venant de leur part, contre nous et contre elle-même. Mais elle souffre de ne pouvoir continuer sa propagande en faveur de l'antimilitarisme.

Je n'oublie pas ce qu'elle me dit lors de sa visite à Romans. Tant que la période électorale durera, ils ne laisseront tranquille. Les élections passées, il n'en sera sans doute plus de même. Elle ne s'était pas trompée, il faut croire que sa présence parmi nous pour parler d'antimilitarisme embarrasse certains, dont la conscience est lourde.

Puisque Germaine Berton, sauvée de la mort, a eu le courage de supporter encore la prison pour le triomphe de nos idées, que son nom s'ajoute aux noms de Cottin, de Gaston Rolland, de Jeanne Morand, et pour eux tous crions : Amnistie ! Amnistie !

E. FEVENAT.

Pour soutenir voire "Libertaire"

Amis lecteurs abonnez-vous !

En lisant les autres...

Pour le coup de force

L'organe de la préfecture, le journal la Liberté, n'y va pas par quatre chemins. Il n'y a que la manière forte qui peut mettre un terme à la crise politique, selon lui :

C'est incontestablement que se résoudra la crise présidentielle. Comment ? Personne ne saurait le dire encore de façon certaine. Mais la situation est telle que la force seule en décidera.

La vraie, l'unique question qui se pose est, en effet, celle-ci : Qui fera le coup de force ? Sera-ce M. Millerand, pour imposer au Bloc des Gauches le respect de la légalité ? Sera-ce le Bloc des Gauches pour chasser illégalement M. Millerand de la présidence ? Mais pour sauver la légalité, il faudra momentanément en sortir.

Un incident, hier, donna toute sa signification à la lutte engagée. Le parti radical-socialiste, se sentant de jour en jour manœuvré davantage par les socialistes, décida de nommer une commission qui siégerait en permanence pour suivre le développement de la crise, et il désigna M. Malvy pour en faire partie.

Il est préférable qu'il en soit ainsi. Les partisans ont abattu leur jeu. La France sait désormais entre qui est engagée la bataille pour le pouvoir.

Le groupe communiste, qui prétend aussi mener le jeu et qui, dès le premier jour, déclencha l'assaut contre la présidence de la République, a hier, pour la seconde fois, déposé une motion de méfiance contre celui qu'il appelle « le citoyen Millerand, hôte de l'Elysée ».

Voici déjà pas mal de temps que l'on nous sert cette fameuse phrase : « Sortir de la légalité pour rentrer dans le droit. » Mais la Liberté n'est pas du tout logique : après cette apologie du coup de force, dans une autre colonne elle s'élève contre les appels des communistes à l'insurrection. Enfin, une chose est certaine : c'est que les journalistes des canards qui appellent le coup de force ou l'insurrection ne seront sûrement pas les premiers à descendre dans la rue. + + +

Proposition révolutionnaire

C'est sous ce titre que le Temps d'hier commente le texte d'une proposition de loi qui ne manque pas de qualités et qui, sagement appliquée, nous donnerait des résultats tout à fait mirobolants :

La France sans budget : quel idéal pour les saboteurs de l'organisation sociale actuelle ! Et quel admirable élément de trouble politique à ajouter à ceux qui, déjà, ont créés les assouffissements d'une crise présidentielle ! Or, hier, la Chambre a été saisie d'une proposition de loi dont l'objet... Mais plutôt que de risquer de paraître exagérer le sens et la portée de cette proposition, citons l'analyse et le commentaire qu'en donne, ce matin, l'un des journaux les plus ardents contre l'Elysée :

« Que dit cette proposition de loi ? Simple- ment ceci : elle tend à abroger l'article 213 de la loi de finances de juin 1923. »

« Ignorants comme une bande d'onagres, les millerandistes se regardent avec des yeux ronds. Qu'est-ce que cet article 213 ? »

« Voici quelques décrets qu'ils pourront lire dans l'exposé des motifs rédigé par M. Moutet, député socialiste du Rhône : « Le pouvoir essentiel du Parlement est de voter les crédits ; il a le droit de les refuser au gouvernement qui n'entend pas suivre la politique d'une majorité et déferer à la volonté du pays. »

« L'Exécutif veut gouverner contre la volonté nationale, le Parlement a le droit de lui refuser des crédits. »

« Or, par une lamentable aberration, la Chambre dernière avait institué le budget biennal, abdiquant ainsi son pouvoir et méconnaissant son devoir. C'était précisément l'article 213 de la loi de finances de juin 1923 qui institue ce budget biennal. »

« Si cet article est abrogé à dater du 1^{er} juillet 1924, qu'arrivera-t-il ? Tous les crédits sont retirés : aucune dépense ne peut être engagée. Les fonctionnaires qui percevaient des impôts s'exposent à des sanctions rigoureuses dont les moindres sont la prison et les travaux forcés. »

Il serait plaisant et certainement très agréable pour beaucoup de contribuables de ne plus rien payer au fisc et de laisser les fonctionnaires et les parasites de l'Etat pourvoir eux-mêmes à leur existence. Mais nous pouvons être tranquilles : jamais une Chambre de gauche et même d'extrême gauche ne recourra à de telles mesures qui équivalraient à son propre suicide.

Ce ne sont là que fanfaronnades de politiciens.

Léon et la crise présidentielle

Depuis qu'Alexandre a commencé de suivre ses conseils, le rigolo qui nous doit ra-

mener l'héritier des quarante rois, l'épique de jolo et nous pousse la vieille romance du coup de force final dans lequel sombrera la Gauche. Avec une maestria vraiment remarquable, le gueulard patente de la rue de Rome nous montre la lacheté du Bloc des Gauches et se moque des appels au peuple parisien poussés par les apprentis dictateurs du 142. Dégustons le morceau :

Mais quand on me parle désormais des grands ancêtres à propos de cette coupe de gelatineux points en rouge, je deviens rêveur.

Restent les « masses » virtuelles de Cachin et la ceinture rouge banlieusarde du vaillant petit Couturier. Cela est plus sérieux sans doute, si Cachin et le gosse véhément arrivent à les mobiliser : « Tous à l'Elysée ! » Mais y arriveront-ils ? Je n'y crois pas. On si, par impossible, quelques centaines de bons bougres, entraînés par la prose guerrière de Cachin et de ses rédacteurs, allaient en trombe vers l'Elysée, elles risqueraient de se heurter ces masses-carades ou, plus exactement, ces massépains-lévis, — pardonner Grosclaude, je ne le ferai plus ! — au vrai peuple de Paris qui, en dépit de Rollin, de Pate, de Fabry et de Charles Bertrand, — au nom des élus, — est réactionnaire et nationaliste, et n'aime pas qu'on l'embête.

Où, mais il reste à savoir si ce vrai peuple de Paris qui est réactionnaire et nationaliste, comme dit Léon, éprouvera le besoin de délaissier ses aristocratiques préoccupations pour venir dans la rue, les armes à la main, imposer sa dictature à tout un pays. Et si les Athos ne réussissent pas à mobiliser toutes leurs troupes, le Baudet et ses compères n'en amèneront guère non plus dans la rue.

CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

Dans la crainte de manigances nationalistes la Chambre siège aujourd'hui

Lorsque Painlevé ouvre la séance, à quinze heures trente-cinq, les lances du gouvernement sont garnies, ce sont les députés moscovitaires qui ont pris la parole de Poincaré et consorts ; c'est tout simplement une galéjade, et la preuve nous en est donnée par les députés de droite et de gauche qui viennent ironiquement serrer les mains de Cachin.

Pauvres bolchevistes !

Puis on valide les élections des Côtes-du-Nord, de Saône-et-Loire, et le Président donne lecture d'une motion des Communistes demandant à la Chambre de siéger dimanche, et de se refuser au vote de tout crédit afin d'obliger Millerand à partir.

Cette motion, étant inconstitutionnelle, paraît-il, n'est point mise aux voix. Les communistes crient : « A bas Millerand ! », mais ne sont appuyés par personne des autres bancs.

Alors on voit monter Berthoin à la tribune sous prétexte de fixer la date de la prochaine réunion de l'Assemblée. Il en profite pour « engueuler » Millerand, le traiter de « traître à son parti ». Berthoin estime que la Chambre ne peut lever sa séance, en présence de la carence de gouvernement et la trahison de l'Elysée. La Chambre, dit-il, en face d'un président en permanence, ne doit donc siéger en permanence ; je propose à l'Assemblée de tenir séance demain, sinon, en présence de la carence des partis, c'est le peuple qui prendra la parole !

Tout cela est expliqué dans le bruit, au milieu des interruptions. Painlevé rappelle même le député bolcheviste à l'ordre, on se demande pourquoi.

Puis Berthoin descend de la tribune bien tranquillement ; il a fait son devoir, et fourni à l'Humanité de la copie « révolutionnaire ».

Mais voilà maintenant les gauches qui veulent à leur tour faire contre Millerand leur petite manifestation. Mais elles désirent la faire plus « adroitement », lui laisser son caractère constitutionnel, dame ! ne représentent-elles pas le gouvernement de demain.

Les gauches réclament tout simplement séance pour aujourd'hui dimanche.

Les droites protestent, elles revendiquent pour mardi seulement la réunion des députés. Et elles agacent le Président et le mettent dans l'embarras quand elles lui demandent le programme de la séance de dimanche. A la fin, Painlevé leur répond : « La séance de demain sera consacrée à la fixation des travaux de la Chambre. » Quel gaffeur !

Mais comme les majorités ont toujours raison, la séance est remise à aujourd'hui 17 heures, par 337 voix.

L'ANTIPARLEMENTAIRE.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 8 JUIN 1924. — N° 1

CONSEILS D'UN GRAND AINÉ

Le Journalisme révolutionnaire

par Jules VALLÈS

Tandis que nous faisons front aux difficultés et aux hostilités pour faire vivre et rendre vigoureux notre quotidien anarchiste, il est bon d'entendre les conseils d'un aîné comme Jules Vallès dont nous espérons pouvoir publier prochainement ici, en feuilleton, le « Jacques Vingtras ».

Nous sommes heureux de reproduire ici les lettres adressées de l'exil par Jules Vallès à Emile Gautier, au moment où il préparait la réapparition de la « Rue ». Tous les collaborateurs du « Libertaire » y prendront de la graine de journalisme révolutionnaire.

Bruxelles, dimanche 3 novembre 1879, 60, rue Saint-Lazare

Mon cher ami,

Il paraît que la « Rue » va paraître. — J'en suis plus triste que content. Sous cette enseigne, j'ai bu la lie du dégoût et de l'humiliation. Depuis deux mois et demi, j'ai été berné, entraîné dans la couverture et sur la dalle des souffre-joues. J'ai perdu de ma force, j'ai gagné de l'écœurement. Je ne sais si j'aurai pour deux sous

de talent ! Voilà où j'en suis. On a noyé mon cœur. — Il n'est pas jusqu'à C... qui m'a laissé des trois jours de suite sans nouvelles, ne comprenant pas que, sous l'impure, les minutes sont longues, et que le silence est cruel pour les prosaïtes ! Je tremble pour l'avenir. A l'heure présente, j'ai le spleen atroce et la nostalgie du livre intime qui n'attend pas après un commanditaire pour recueillir chaque jour sa larme ou sa goutte de sang. N'était que je vous ai dérangés, vous, Richelin, et quelques autres, je conseillerais à C... de lâcher la partie, quitte à nous retrouver en sembler sur une autre barque dans des semaines ou des mois. Il y a aussi la question du devoir. Je suis tenu de me prendre par le collet pour me traîner devant l'ennemi. Mais, j'ai bien besoin de voir les camarades éveillés et dispos, frais et résous, pour secouer mon sommeil et retrouver la foi. — Puis, il y a la peur de manquer de munitions en route. Si la commandite, comme l'intendance des armées, n'envoyait pas, chaque semaine, le pain de la barricade, quelle vie douloureuse, ou plutôt quelle agonie sombre et inutile ! Je

crois que, de ce côté, nous pouvons être rassurés ; mais, quand on va en avant avec des pauvres, ce souci trouble les hommes d'honneur.

Vous aurez donc à trouver les mots qui me rendent l'espoir. Ecrivez-moi une longue lettre. Envoyez-moi ses articles si vous en avez de tout armés. — A ce propos, mettons tout de suite sur le tapis la question des sujets proposés, lâchés, repris... Le journal qui ressemblerait à une brochure serait perdu d'avance. Il y faut la vie, la vie ! C'est la vie que de parler de la mort à la Toussaint, et de détacher de la tombe le médaillon de Tridon. La Toussaint passée, il faut attendre pour suspendre ce portrait. C'est la vie que de parler de Louise Michel, quand le vapeur qui porte les amnisties fume devant Port-Vendres. Il faut retarder cette biographie, quand la chaudière s'est refroidie. Le jour où l'on recusera du baigne et des supplices (au premier chapitre d'Humbert), on pourra insérer l'article, en l'actualisant par des récits ajoutés de supplices et de baigne. En attendant, mon cher Gautier, préparez-vous une page qui sera toujours de saison. Je voudrais que vous fassiez les « trois journaux qui lèchent le cul du pouvoir : les « Débats », le « XIX^e Siècle », le « National », — les trois seuls qui osent menacer de la police et même du soldat. Vous y mettriez le mépris que donne le sentiment de la justice et le spectacle de la peur et de la lâcheté. Liébert et Sarcey, « Pessard, François Charnes », — ces gens qui font un métier d'aboyer après tous les vaincus, après tous les vaillants, après les irréguliers et les pauvres ! Il faudrait glisser les visages de votre plume en vous élevant au nom de la grande philosophie et de la grande morale. Le « triumvirat des pleutres ! » — Qu'en dites-vous ? On

les prendrait un à un. Pour faire bien comprendre la portée que je désireais sentir dans ces articles, je vous dirai ceci : A propos des « Débats », je mettrais de côté, en les saluant, « John Lemoinne » et « Molinari ». Salut adressé à un ennemi, à une cible. — Mais les cibles valent mieux que les genilles. L'ennemi qui plante droit ses grès, et bourgeoisie ! si criminelle qu'elle soit, cet ennemi est honnête, et c'est franc d'achever sur un poteau, en plein soleil, au nom d'une race, sa théorie. Mais les Charnes, les Sarcey, les About, les Liébert, les Pessard, ils insultent pour de l'argent, ils nous flatteraient demain si nous étions nos maîtres, ils lèchent le cul de la poêle dont n'importe qui tient la queue : bonapartistes, jérémistes, opportunistes, d'Aumaliens, ils ont été tout cela, à tour de rôle. C'est indigne de la Gaule, sacrebleu ! Votre avis ?

Né voyez-vous pas la largeur de l'idée et la nécessité du tribunal, « tout de suite ». Cela ne vous empêchera pas, — certes — de donner vos pages à ceux que vous avez appelés d'un mot frappant et beau : « Les Exclues éternels ». — Mais vous pourriez presque rattacher à ce beau mot votre article sur le Triumvirat. Comparez le valet de bureau à Sarcey demandant la monotonie de l'assassinat ! Vous voyez l'idée ? Répondez-moi vite, courrier par courrier.

A vous,

Jules Vallès.

17 novembre 1879.

Mon cher ami,

Pourquoi cette forme un peu rhétorique ?

« Faut-il nous indigner, faut-il nous réjouir ? »

Pourquoi ces autres tropes (appelle-t-on cela un trope ?)

« Nous l'avions pensé d'abord, en aristocrates que nous étions » — « Nous nous étions dit tout cela. »

Je trouve même le « sans doute » un procédé.

Autre chose.

Il y a dans votre article un passage grand et juste, celui où vous dites : « Ne sont-ils pas de la foule ? » Mais si éloquent qu'il soit (et il l'est), il perd sa force parce qu'il paraît encadré et non adhérent. Il est cousu au papier, non collé aux os.

La discussion politique nous fait du tort à tous. Le mérite de ce pauvre D... qui avait tant de talent, était d'être humble et élevé d'ensemble, de souffler, d'un bloc.

Je vous conseille — du droit que donne l'amitié et du droit qu'on doit prendre au nom de l'idée qu'il faut défendre le mieux possible, — je vous conseille de surveiller cette tendance, naturelle aux journalistes de tout temps, hors Proudhon, Venillot, hors les nels et les vis-droit. Je vous conseille de faire comme je fais, de ne jamais commencer un article sans en avoir mesuré les paragraphes. Les idées ne doivent pas empiéter les unes sur les autres, s'enclaver à faux, arriver sans être amenées d'embée par la logique ou l'émotion. Il y a plus de modestie que d'expérience dans votre cas, modeste d'ancien collégien, qui croit aux formes du discours, ou dont la plume y croît malgré l'écervain. Vous n'osez pas penser et rédiger sans les précautions oratoires « convenues ». !

(A suivre).

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La propagande du Bâtiment

Un scandale à la 13^e région

Nous faisons une mise en garde pour les faits suivants :

Comme vous le savez, les sieurs Nicolas et Teulade ont formé, chacun pour leur part, un syndicat autonome de la Maçonnerie-pierre et Charpente en Loix, mais où l'affaire se complique, c'est que non adhérents à l'Union des Syndicats de la Seine par décision du comité général de mars dernier, et de ce fait en dehors de la Fédération du Bâtiment et de la C.G.T.U., les membres de ces deux syndicats possèdent les couvre-cartes de la Fédération du Bâtiment qui leur ont été vendus par le service de l'imprimerie de l'Union, sur autorisation de la C.G.T.U., et sur le verso desquelles on peut lire que tout syndiqué porteur de cette carte est adhérent à son Union départementale, à sa Fédération, à la C.G.T.U., 33, rue Grange-aux-Belles. La couverture de la carte a été camouflée.

De par ce fait, un conflit qui aurait pu être plus grave, vient de surgir sur un chantier à la Varenne-Saint-Hilaire. Des camarades porteurs de cette carte ne voulaient pas croire qu'ils ne faisaient pas partie de l'Union, de la Fédération, de la C.G.T.U., comme il est indiqué sur ces couvre-cartes. Aussi avons-nous averti l'Union de ce fait, qui a délégué le camarade Chauveau pour expliquer à ces camarades leur position en regard de l'Union.

Je me demande, camarades, où les dirigeants de la C.G.T.U. avaient la tête, pour autoriser de vendre les couvre-cartes de la Fédération à l'équipe Nicolas-Teulade. Cela ressemble tout à fait à une entreprise commerciale.

Aussi, je mets en garde tous les syndiqués de la région contre de pareils procédés qui portent un tort considérable à l'organisation, et je mets en demeure le bureau de la C.G.T.U., responsable en cette affaire, qui fait que pas mal de pauvres bougres se trouvent trompés et dupés, ce prendre publiquement position, et d'interdire aux syndicats irréguliers de la Maçonnerie-Pierre et Charpentiers en Bois, de se servir de ces couvre-cartes.

Le Délégué régional : MATHIS.

~~~~~

### Dans la Maçonnerie-pierre

Aux Camarades Maçons, Limousinants, Démolisseurs et aides, syndiqués ou non

Pour que cet état de chose cesse, le syndicat vous convie tous à assister nombreux à la réunion qui aura lieu

Aujourd'hui dimanche 8 juin 1924 à 9 heures du matin

avenue Mathurin-Moreau, (Maison des Syndicats).

Tous vous serez présents pour les 8 heures contre la pieuvre lachonnière, pour un gain permettant de vivre en travailleurs dignes de ce nom. Des décisions seront prises engageant notre corporation.

Le Conseil syndical.  
~~~~~

Chez les charpentiers

Les charpentiers en fer sont réveillés ; si nos patrons qui sans doute nous croyaient morts, avaient assisté à notre réunion extraordinaire, ils se seraient aperçus que nous n'étions qu'endormis et qu'un réveil vient de se produire ? Après avoir entendu plusieurs militants de la corporation, faire l'exposé du coût de la vie, en comparaison des salaires qui nous sont payés, pour un boulot aussi dur et aussi « casse-gueule » que le nôtre et malgré les frais occasionnés par le transport et les repas pris au dehors, tous sans exception, monteurs, laveurs, riveurs et aides ont à l'unanimité décidé qu'il nous fallait la thune de l'heure et le respect des huit heures pour nous permettre de nourrir nos femmes et enfants. La seule arme étant à notre disposition pour la mise en application des revendications est le syndicat.

Ne nous arrêtons pas en chemin et continuons la route que nous avons tracée et qui amènera au but que nous poursuivons.

Pour cela, les délégués de chantiers et le conseil se réuniront mardi à 18 heures, rue Mathurin-Moreau.

~~~~~

### Chez les plombiers-poseurs

Tous les délégués doivent faire une réunion dans leur dépôt respectif mardi matin sans faute et venir tous l'après-midi à la Bourse du travail où de nouvelles dispositions seront prises.

Après l'exposé de plusieurs camarades leur expliquant la beauté du syndicalisme, jugeant qu'il est impossible de lutter séparément, s'engageant à faire la propagande partout autour d'eux afin qu'une fois le conflit terminé, tous les camarades non organisés rejoignent au plus vite, le syndicat.

N'ayant aucune peur de doubler le cap du lundi tous les grévistes se séparent au cri de : Vive la grève ! et se donnent rendez-vous mardi matin à l'heure respective et l'après-midi à la réunion générale, Bourse du travail.

Les plombiers couvreurs sont priés d'apporter leur appui financier afin que leurs copains en lutte puissent vaincre leurs patrons.

### La balade des Jeunes a lieu aujourd'hui

La Jeunesse du Bâtiment et des Terrassiers organise aujourd'hui une grande balade champêtre dans la forêt de Sénart.

Une causerie sera faite par le camarade SALVATOR.

DON BOSCO et les chansonniers révo-

lutionnaires accorderont leurs concours pour le concert.

Heures des trains à la gare de Lyon : Matin 7 h. 34, 8 h. 16, 9 h. 27, 10 h. 45.

Descendre à Montgeron. Les flèches indiqueront le lieu de la fête. On est prié d'apporter ses provisions.

Tous les camarades sont cordialement invités.

### Dans les P.T.T.

La minorité syndicaliste révolutionnaire des P.T.T. s'est organisée au lendemain du congrès de la F. P. U. Elle a manifesté l'intention de travailler sérieusement et voilà pourquoi elle a mis debout un bureau national et départemental.

Déjà le bureau fédéral et celui de la Seine ont pris position contre la minorité sans l'avoir vue à l'œuvre et sans la juger sur ses actes. Loin de nous de vouloir détruire le syndicat unique. Bien au contraire, nous voulons le renforcer en lui donnant sa vraie voie qui est celle du syndicalisme intégral.

Notre ambition est plus haute, car nous voulons refaire cette unité que nous réclamons depuis longtemps, car sans elle le prolétariat postal en particulier et la classe ouvrière en entier ne pourront s'émanciper. Si nous voulons nous dresser en face de nos patrons et de nos dirigeants nous ne pourrions le faire qu'à cette condition d'être étroitement unis et de pratiquer le véritable syndicalisme sur le terrain de la lutte de classe.

Les congrès qui ont lieu respectivement dans chacune des organisations confédérées et unitaires ont démontré que la classe postale n'était pas encore prête à refaire l'unité. Pourtant l'élément cotisant ne cesse de la réclamer et ne comprend plus à l'heure actuelle que l'on continue à se chamailler. Quand donc les militants des deux organisations comprendront-ils l'impérieux devoir de tenter l'impossible ?

Pour nous, minorité, nous devons travailler à réaliser ce rêve et l'unité doit être notre principal travail. Les camarades qui ont encore la foi dans le syndicalisme et qui veulent le faire triompher devront rallier nos rangs. Par circulaire et par la voix de la presse nous avons fait connaître l'intention de créer un journal purement syndical et ne faisant aucune tendance. Nous demandons à tous les révolutionnaires vraiment syndicalistes et unitaires de nous aider moralement et financièrement.

Déjà nous constatons que les fonds commencent à rentrer. Cela n'est pas suffisant et nous espérons que notre appel sera entendu pour que bientôt notre journal paraisse.

L. ROCHE.

NOTA. — Les abonnements (5 francs par an) et les souscriptions doivent être envoyés au trésorier L. Roche, 62, rue de Gergovie, Paris (14<sup>e</sup>).

### Une succursale Potin qui est un bagne

Il était soumis la question suivante, au Conseil des Prud'hommes, il y a un mois : Le directeur de la Maison Potin, 140, rue de Rennes, M. Legois, avait obligé un employé à lui abandonner ses appointements d'un mois, parce que cet employé avait été surpris à manger une boîte de sardines en cachette. Le Tribunal des Prud'hommes, après investigations, ordonne la restitution du mois, octroyé au directeur.

C'est une bien drôle maison que cette succursale Félix Potin, 140, rue de Rennes. Nous allons l'examiner en quelques mots. M. Legois, directeur de cette succursale, vient de renouveler son contrat avec la maison Potin, avec des conditions magnifiques pour lui, se chargeant de nourrir le personnel, de le payer à ses frais, et ayant une forte ristourne de la maison Potin, comme ce monsieur n'est pas à un expédient près, il paye le moins cher possible le personnel, donnant des salaires bien inférieurs aux autres établissements Potin, et qui, plus est, il s'est abouché avec une comptable principale, portant l'orgon, et avec laquelle il tripote les comptes de la maison.

Ils ont créé ainsi tous deux un règlement draconien, où le personnel est ni plus, ni moins, une bête de somme taillable et corvéable à merci. Les employés travaillent onze heures par jour. Pour commencer, les hommes sont mieux traités que les femmes, le directeur craignant les coups de poing, sur ce qui lui sert de figure, mais les femmes écopent en échange. C'est ainsi qu'une employée, qui est surprise à s'asseoir ou à ne pas tourner dans les rayons, est passible d'une amende d'une journée de salaire, au bénéfice de monsieur le directeur et de la comptable. Un employé qui se trouve malade perd un certain nombre de journées de travail ; pour un retard quelconque, une amende d'une journée de salaire ; pour une réclamation quelconque, amende de une ou plusieurs journées de salaires ; et si l'employé ose réclamer à la Direction principale, boulevard Sébastopol, le service des réclamations — les lous ne se mangent pas entre eux — promet d'examiner, mais ne fait rien, si ce n'est que prévenir le directeur de la rue de Rennes, qui met séance tenante l'employé à la porte pour avoir osé réclamer contre lui, et au surplus lui refait une partie de sa paye, et ce toujours au bénéfice de la comptable à binoche, et de Monsieur le Directeur.

Pour la nourriture il en est de même, légumes avariés et le frigo invendable et invendu est la base de la nourriture du personnel. Le chef de la cuisine du personnel est un apprenti gâte-sauce, qui prépare mal la nourriture, donnant pour la plupart du temps des ragouts à peine cuits, où l'eau et le sel sont les seuls condiments, et l'odeur de la viande corrompue donne une telle odeur, que le personnel crève de faim et est obligé de se nourrir autrement. C'est pourquoi l'employé qui a été aux Prud'hommes, il y a un mois, a déclaré : « Si j'ai pris

une boîte de sardines, c'était pour pouvoir faire une réclamation qui compte, et signaler le fait aux Prud'hommes ! » Ces derniers, reconnaissant le bien-fondé, lui ont donné raison.

Ne croyez pas que ces messieurs du Ministère de l'Hygiène et du Travail, ne passent pas vérifier ; mais à chacune de leurs visites il leur est fait de petits cadeaux et des souvenirs qu'ils mettent avec reconnaissance dans leurs portefeuilles. Ils se mettent ensuite un bandeau sur les yeux, volontairement, et s'en vont, le cœur content, en déclarant : « C'est parfait ! »

Au nom de l'humanité et de la morale, il semble que tout être humain qui travaille consciencieusement devrait être nourri et payé convenablement, tandis qu'à la Maison Félix Potin, 140, rue de Rennes, les employés deviennent souffreteux, malades, anémiques et tuberculeux.

Nous estimons que M. Legois, directeur, est un danger public pour la salubrité et la santé ; nous estimons que ce requin peu scrupuleux, qui s'engraisse, ainsi que la comptable au lorgnon, aux dépens de la santé et de la sueur du personnel, doit être marqué au doigt de la Société.

Nous sommes certains que les directeurs de la firme Félix Potin ignorent ces détails, car nous supposons qu'ils y mettraient un terme, ce M. Legois, de la rue de Rennes, étant aussi préjudiciable à la direction que néfaste au personnel.

Un Groupe d'Employés.

### Contre le fascisme

Les ouvriers en chaussure réunis le 6 juin à la Belleville, envisageant la situation politique du pays particulièrement grave, et estimant du devoir impérieux de la classe ouvrière, de faire le geste nécessaire pour étouffer dans l'œuf un fascisme naissant, demandant aux commissions exécutives de la C.G.T. et de la C.G.T.U. de se réunir ensemble sans aucun délai et de décider que la grève générale commencera au premier geste de coup d'Etat politique ou militaire de la réaction française.

Le Secrétaire.

### A la « Famille Nouvelle »

OU EN SOMMES-NOUS

Le conflit est traduit à la barre devant trois juridictions différentes.

En simple police devant le juge de paix de Levallois, en correctionnelle devant le juge d'instruction Girard, en référé devant le Président du Tribunal civil.

Devant toutes ces juridictions, les juges se trouvent en face de deux conseils d'administration, se réclamant tous deux des mêmes titres et des mêmes droits.

Devant le juge de paix de Levallois, le conflit a été introduit à la requête de Guillon, contre M. Héralt, locataire principal d'un immeuble où se trouve l'atelier de la « Famille » pour l'entretien du matériel des restaurants.

Invokant ses prétendus droits d'administration, Guillon attaque M. Héralt pour entrave à la jouissance de locaux « lui appartenant » (32).

Il s'agissait pour lui de prendre possession de l'atelier occupé par les ouvriers de la « Famille », d'en expulser ces ouvriers et de le remplacer par d'autres à sa dévotion.

Bien entendu, Labonne, administrateur délégué, représentant le nouveau conseil et agissant en son nom, s'est substitué à M. Héralt pour s'opposer à la demande de Guillon.

Ainsi le conflit, en la personne de Labonne, surgissait comme un spectre devant Guillon et le juge se trouvait devant une situation le dépassant, le nouvel administrateur contestant reconventionnellement les droits de l'ex-administrateur.

Après un premier renvoi à quinzaine, au grand désappointement de Guillon qui est très pressé de mettre la main sur les fonds de la « Famille » qui lui ont été retirés, le juge, devant l'insistance en référé introduite d'autre part par le même Guillon, vient de renvoyer l'affaire jusqu'à ce qu'une solution intervienne pour authentifier le véritable conseil.

Devant le juge d'instruction, l'affaire est en cours.

L'expert désigné continue la vérification des livres et pièces comptables.

Si ce n'était l'étrange demande de 60.000 francs faite par Guillon à Labonne, devant le juge, pour payer, soi-disant, des traites au nom de la « Famille », aucun incident marquant ne serait venu troubler la monotonie de cette instruction, car il s'agit, là, d'une instruction, Guillon poursuivant en correctionnelle pour abus de confiance et détournement les gérants quelques sous-gérants, un employé et Labonne.

Disons que le juge ne put s'empêcher d'être surpris de la demande faite par le plaignant Guillon à ses accusés, dont il contestait des titres et qualités.

Il était d'autant plus surpris qu'il le voyait obstiné dans son refus à donner en échange à Labonne (qui consentait à payer les 60.000 francs) les traites qui faisaient l'objet de sa demande.

Il fit remarquer à M. Guillon qu'il se plaisait à embrouiller l'affaire.

En référé, le juge renvoie les défendeurs au principal pour se pourvoir contre la validité de l'assemblée générale et l'attaquer en nullité, dans les quinze jours qui suivent, s'ils veulent éviter une action en expulsion.

L'action en nullité de l'assemblée générale est engagée.

Partout comme on le voit un front unique est opposé à « Guillon s'en va-t'en guerre ».

Pour toucher des fonds, il reviendra à Pâques ou à la Trinité.

Entre temps la société prospère et les restaurants continuent leur service à la classe ouvrière.

Le syndicat des cuisiniers peut donner à ce sujet des références certaines, puisque les restaurants de la « Famille » ont servi des repas aux grévistes pendant tout le temps qu'a duré la grève.

G. VERDIER.

### Une conférence de préservation sociale

Pour la première réunion organisée à la Bourse du Travail, la commission administrative peut être satisfaite du résultat.

En effet, un fort noyau de militantes et dirigeants de syndicats parisiens avait tenu à venir se documenter et s'instruire sur le sujet traité :

« La Gonococcie chez la Femme », sujet délicat à l'extrême, que le distingué professeur Laffont, agrégé des facultés de médecine, assisté du docteur Demoncey, traita dans ses grandes lignes.

Problème nouveau qui n'avait pas encore été analysé dans un des locaux de la Bourse du Travail. C'est une raison de plus, comme l'a indiqué le camarade Perdon, qui présidait, pour s'intéresser aux périls vénériens et aux méthodes susceptibles de les combattre.

Cette conférence, si goûtée des camarades présents, n'est que le début d'une série qu'à l'intention de donner bientôt à la Bourse la Ligue de Préservation Sociale.

Nul doute que les travailleurs parisiens assistent nombreux à ces causeries, afin de se mettre à l'abri des pires dangers.

### REFORMISME ET COLLABORATION

### La conférence internationale du travail

A titre d'information nous signalons que la sixième conférence internationale du travail où siègeront les représentants des gouvernements, des patrons et des ouvriers de plus de cinquante Etats, s'ouvrira à Genève le lundi 16 juin.

A l'ordre du jour de la conférence figurent les quatre questions suivantes :

1<sup>o</sup> Utilisation des loisirs des ouvriers ; 2<sup>o</sup> égalité de traitements des travailleurs étrangers et nationaux victimes d'accidents du travail ; 3<sup>o</sup> arrêt hebdomadaire de vingt-quatre heures dans la verrerie à bassins ; 4<sup>o</sup> suppression du travail de nuit dans les boulangeries.

La conférence s'occupera, en outre, d'un certain nombre de questions qui touchent à l'ensemble du fonctionnement et de l'activité de l'organisation internationale du travail. Elle prendra connaissance du rapport du directeur ainsi que de trois autres rapports concernant les travaux de la commission consultative du charbon, les résultats de l'enquête sur le chômage et le niveau de vie des ouvriers dans les pays à change fortement déprécié.

A noter que presque tous les délégués de cette conférence du travail sont fâchés depuis longtemps avec ledit travail et qu'ils ne sont guère qualifiés pour parler au nom des travailleurs. Ces derniers doivent plutôt compter sur eux-mêmes que sur des mandataires aussi éloignés.

### La situation du Bâtiment en Angleterre

Une commission d'enquête sur la crise du bâtiment a été nommée. Elle comprend le patron Nicholls nommé président, l'ouvrier Barron comme vice-président et un fonctionnaire du ministère du travail comme secrétaire.

De l'enquête il est résulté un mémoire gouvernemental prévoyant la construction de 2 millions 500.000 maisons dans quarante-cinq ans, aux frais de l'Etat et des municipalités.

Parmi les difficultés auxquelles se heurte l'industrie du bâtiment, la crise de la main-d'œuvre qualifiée n'est pas la moindre.

De 429.120 ouvriers de métier en 1913, l'effectif est passé à 367.030 en 1924.

La diminution est très marquée, surtout en ce qui concerne les briquetiers, les maçons, les plâtriers et les peintres.

Cette diminution ne s'est produite que sous la pression de la nécessité, à la suite de dures périodes de chômage, au fur et à mesure que les victimes de ce chômage se voyaient contraintes d'aller chercher leur gagne-pain dans d'autres professions plus ou moins similaires, sinon sous d'autres cieux.

Il est question de pallier à cette crise de main-d'œuvre par l'apprentissage, en imposant aux entrepreneurs un apprenti par trois compagnons.

Les matériaux de construction manquent, notamment les briques et les ardoises qui sont sujettes à des manœuvres de hausse. Des mesures vont être prises pour empêcher la spéculation.

Voilà ce qui se fait en Angleterre pour atténuer la crise de l'habitation. Et en France ?

### Un groupe à Saint-Etienne pour l'Amnistie en Russie

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de tous les militants révolutionnaires et de tous ceux qui sont imbus de justice et d'équité, que la première réunion organisée pour la constitution d'un groupe à Saint-Etienne a eu un plein succès, malgré qu'aucune publicité ne fût faite.

Plus de quarante camarades avaient répondu à l'appel et tous décidèrent de donner leur adhésion ; une seconde réunion aura lieu sous peu et sera annoncée par voie de presse ; nous invitons instamment les camarades, sans distinction d'opinion politique ou philosophique et tous ceux qui veulent participer à l'action pour la libération des emprisonnés pour délits d'opinions, dans tous les pays, à donner leur adhésion à ce groupement qui n'est sous le contrôle d'aucun parti politique et ne reçoit aucun m-rd d'ordre de qui ce soit ; tous peuvent y adhérer.

Le samedi 14 juin un grand meeting sera organisé à la Bourse du Travail ; un orateur du Groupe de Paris viendra apporter des explications sur les atrocités qui

sont exercées contre les révolutionnaires en Russie. Nul doute que l'assistance ne soit nombreuse.

Camarades de toutes tendances, donnez votre adhésion au groupement de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Le Secrétaire : Pichon.

P.-S. — Le Comité a, dans sa réunion du 3 courant, décidé d'envoyer un radio au gouvernement russe demandant les passeports réclamés par le groupement de Paris, pour une commission d'enquête, qui serait chargée d'enquêter sur place sur les atrocités de la Tcheka, au camp de Solovietzky, où plus de deux cent cinquante prisonniers politiques furent assassinés. Ces passeports, demandés depuis quelque temps déjà, ne reçoivent aucune solution.

### Communiqués syndicaux

Bourse du Travail. — En raison des fêtes de la Pentecôte, les camarades sont prévenus que la Bourse sera fermée aujourd'hui et demain.

Groupe syndicaliste des Métaux. — Dans leur réunion du 26 mai 1924, les camarades syndicalistes des Métaux, après avoir discuté sur l'ordre du jour qui comportait la création d'un Groupe syndicaliste des Métaux et la situation au Syndicat unitaire des Métaux, ont formé le Bureau de la façon suivante :

Secrétaire provisoire : Togni Albert, 51, rue Lhomond (5<sup>e</sup>) ; délégués au Comité de la Minorité syndicaliste de la Seine : Garin, 92, rue de la Mare (20<sup>e</sup>), et Basset, 63, rue Balagny (17<sup>e</sup>). Il a été décidé de tenir une réunion qui aura lieu mercredi, 11 juin, à 20 h. 30, bureaux 13 et 14, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail, et d'y inviter les camarades syndicalistes adhérents au Syndicat unitaire des Métaux, ainsi que tous les camarades syndicalistes qui n'ont pas cru devoir reprendre leur carte 1924.

Il est très important d'être présent.

Syndicat autonome des Métallurgistes. — Les camarades sont priés de faire le maximum d'efforts pour faire circuler des listes de souscription dans les ateliers en faveur des métallurgistes autonomes actuellement en grève. Baudart et Ferret ont priés d'envoyer au secrétaire les adresses dont il a été question à l'assemblée générale.

Tout ce qui concerne le Syndicat autonome des Métallurgistes doit être adressé à Guignol, 114, boulevard de la Villette, Paris (19<sup>e</sup>).

Minorité et « B. S. ». — Nous rappelons aux camarades que la réunion annoncée à tort pour le 3 juin aura lieu mardi soir, à 21 heures, petite salle de la maison des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Il est très important d'être présent. Surtout sera la pour recevoir les cotisations des Amis de la « B. S. ».

### DANS LE S.U.B.

MENUISIER. — Conseil de Section mardi, à 18 heures, bureau 14.

PEINTRES EN BATIMENT. — En vue de notre grand meeting, nous révenons les camarades que les tracis sont à leur disposition pour les distribuer. Pour les affiches, nous demandons aux camarades de banlieue qui voudraient les placer de passer en prendre à la permanence, de 9 heures à 19 heures, bureau 4, 4<sup>e</sup> étage. Nous rappelons aux camarades qu'une amnistie a été votée qui durera jusqu'au 1er juillet. Tous les syndiqués qui, depuis 1919, ont quitté l'organisation pour des causes diverses comprendront que c'est le moment de revenir parmi nous, dans l'organisation seule capable de défendre nos intérêts.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Assemblée générale aujourd'hui, à 9 heures, avenue Mathurin-Moreau.

### La Vie de l'Union Anarchiste

#### Paris et Banlieue

Groupe anarchiste universitaire et des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>. — Jeudi, 12 juin, à 20 h. 30, 6, rue Lanneau (métro Saint-Michel), réunion habituelle du Groupe. Le camarade Mézière, ancien professeur de français en Russie, y traitera de l'anarchisme au Bolchevisme. Lire le « Libérateur » de jeudi qui tiendra au courant s'il y a changement.

#### Communications diverses

La Librairie sociale sera ouverte aujourd'hui, jusqu'à midi, et fermée lundi toute la journée.

La Roulotte cherche un camarade jouant la clarinette et désirant se joindre à nous pour exécuter les ensembles classiques de musique de chambre (à cordes et à vent). Répondre au camarade Robert Nelly, 10, rue Ducange (14<sup>e</sup>).

Club du Faubourg. — Deux débats des plus passionnants auront lieu cette semaine au Club du Faubourg. Jeudi soir, notre confrère, M. Jacques Dhur, fera une conférence contradictoire au théâtre de la Fourmi : « La Vérité sur les bagues : ce que j'ai vu à la Nouvelle et en Afrique ! ». Samedi après-midi, au Crystal-Palace, notre confrère, M. Edouard Helsey, ouvrira un débat du plus vif intérêt sur : « Au Pays de la monnaie de singe : ce que je viens de voir en Allemagne ; la Guerre avant trois ans ! ». Et notre confrère, M. André Lang, défendra lui-même sa pièce : « le Pauvre Homme ».

Pour la contradiction, secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-32).

Les Compagnons de l'« En-Dehors » se réunissent les deuxième et quatrième lundis du mois, par des Aviateurs, 51, rue du Château-d'Eau, à 20 h. 30 (métro Château-d'Eau).

Demain : « la Philosophie de William James : le Pragmatisme », par Roche.

Groupe des Amis du « Réveil de l'Esclavage » et de l'« Idée libre ». — Aujourd'hui, promenade dans les bois de Clamart, au lieu dit « le Tapis-Vert », près la fontaine Sainte-Marie. Moyens de transport : tramway Hôtel de Ville-Clamart ou chemin de fer des Invalides, et descendre à la station de Meudon-Val-Fleury. Apporter ses vivres.

#### PETITE CORRESPONDANCE

Demol Althur. — Abonnement finit le 15 juillet.

Chéroure. — Abonnement finit le 30 septembre.

Delarue. — Reçu votre lettre. Abonnement finit le 30 juillet.

Baudin. — Le nécessaire est fait.

Joly, 91, boulevard de la République, Billancourt, demande à entrer en relations avec copain marouquinier.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libérateur  
10-12, rue Paul-Lelong, Paris